

de l'Fure) et à soutenir le principe du nouveau gouvernement.

(Note communiquée.)

DEPART DE LOUIS-PHILIPPE ET DE MARIE-AMÉLIE.

Le *Courier des Spectacles* publie le récit suivant : " Nul ne pouvait prévoir ce qui allait se passer au Pont-Tournant, où l'on se trouvait qu'environ 150 citoyens sans armes, mêlés à plusieurs militaires. J'étais présent.

" Vers une heure de l'après-midi, pendant que je causais avec le colonel du 21^e régiment de ligne, qui manifestait hautement de patriotiques dispositions, dont il a fait preuve aussitôt en ordonnant à ses soldats de remettre la baïonnette au fourreau, un jeune homme, vêtu en bourgeois, accourut, au grand trot de son cheval, en criant que Louis-Philippe venait d'abdiquer, et demandant qu'on en répandît la nouvelle. Ce jeune homme était le fils de M. l'amiral Baudin. Peu d'instants après, au Pont-Tournant, nous vîmes déboucher du jardin des Tuileries des gardes nationaux à cheval, allant au pas, comme la tête d'un cortège, et invitant du geste et de la voix les citoyens à s'abstenir de toute manifestation défavorable; on entendit même ces mots partis de leur côté : *Une grande infortune*. Alors je vis sortir de la grille des Tuileries, au milieu des cavaliers et suivis de près par une trentaine de personnes portant différents uniformes, Louis-Philippe à pied, son bras droit passé dans le bras gauche de la reine sur lequel il s'appuyait assez fortement; et celle-ci, marchant d'un pas ferme en jetant des regards à la fois assurés et colères sur tout ce qui les entourait.

" Louis-Philippe était en habit noir, avec un chapeau rond et sans aucun insigne. La reine portait le grand deuil. On disait qu'ils se rendaient à la chambre des députés pour y déposer l'acte d'abdication. Malgré l'avis qu'on avait donné, des cris se firent entendre : on distinguait ceux de : *Vive la réforme! vive la France!*" Dès qu'on eut dépassé le terrain qui formait autrefois le Pont-Tournant, et à peine parvenus à l'asphalte qui entoure l'Obélisque, Louis-Philippe, la reine et le groupe tout entier s'arrêtèrent, sans que rien n'en indiquât la nécessité. Tout à coup ils furent enveloppés, tant de personnes à pied que celles à cheval, et tellement pressés qu'ils n'avaient plus la liberté de leurs mouvements, Louis-Philippe parut effrayé de cette soudaine approche.

" En effet, la place était fatalement choisie par le hasard, et cette halte prenait une étrange signification : à quelques pas de là, un roi Bourbon, victime innocente et résignée, eût été bien heureux de n'être prouvé qu'un traitement semblable! Louis-Philippe se retourna vivement, en quittant le bras de la reine, prit son chapeau, le leva en l'air et prononça une phrase que le bruit qui se faisait empêcha d'entendre. On criait, sans articuler d'opinions, les chevaux caracolèrent autour du groupe, le pélemêle était général. La reine s'alarmant de ne pas sentir le bras qu'elle soutenait, et se retourna avec une extrême vivacité, en parlant de même. Je crus de-

voir alors lui dire : "*Madame, ne craignez rien; continuez, les rangs vont s'ouvrir devant vous.*" Le trouble où elle était lui fit-il mal interpréter mon mouvement et mon intention? Je l'ignore; mais en repoussant ma main : "*Laissez-moi!*" s'écria-t-elle avec un accent des plus irrités. Puis elle saisit le bras de Louis-Philippe, et ils retournèrent sur leurs pas à très-peu de distance de là, où stationnaient deux petites voitures noires, basses, et attelées chacune d'un cheval. Deux très-jeunes enfants se trouvaient dans la première. Louis-Philippe prit la gauche, la reine la droite; les enfants se tinrent debout, le visage collé sur la glace et regardant le peuple avec une attention curieuse.

" Le cocher fouetta vigoureusement; la voiture s'enleva plutôt qu'elle ne partit; passa devant moi, et déjà elle était entourée et suivie de toute la cavalerie présente, gardes nationaux, cuirassiers et dragons, lorsque la seconde voiture où se placèrent deux dames, que l'on disait des princesses, essaya de rejoindre la première. L'escorte était nombreuse : il m'a semblé qu'on pouvait l'évaluer à deux cents hommes. Elle prit le bord de l'eau, et se dirigea au grand galop vers Saint-Cloud. Le cheval de la voiture, portant Louis-Philippe et la reine, n'a pas dû fournir la route, si l'on ne s'est point ralenti, car plus il donnait de mal au cocher, plus ce dernier le frappait, ce qui présentait ce départ sous l'aspect d'une fuite; aussi le public le caractérisait-il ainsi, en accompagnant la remarque d'énergiques épithètes. Au même instant, je fus accosté par M. Crémieux, qui dit avec raison avoir mis la royauté en voiture, et nous gagnâmes ensemble la chambre des députés, où il entra avec M. Larochejaquelein, qui était sur la place."

PARIS, 27 février,

Aujourd'hui, Paris, sans avoir repris encore sa physionomie normale, a cependant recouvré une calme complet. S'il existe toujours de vives préoccupations dans les esprits, elle ne se traduisent par aucun tapage dans les rues, ni par aucun désordre matériel. La circulation est généralement rétablie dans tous les quartiers. Les voitures publiques circulent et l'on commence à voir les équipages reparaître.

Il y a deux jours, le drapeau et la cocarde rouges dominaient partout; aujourd'hui on a vu à beaucoup de boutonnières des rubans tricolores; le ruban rouge n'a cependant pas disparu.

Un fait très-remarquable, et que nous nous plaisions à consigner ici, à l'honneur du nouvel ordre de choses, c'est la présence dans les églises, aux offices divins, d'une foule d'assistants dans l'attitude du respect et de la prière. On remarquait parmi eux beaucoup d'hommes portant des rubans tricolores à leur boutonnière.

Les mots et les choses.

Depuis bien long-temps la France c'est laissée duper par les mots. Ne nous passionnons ni pour ni contre les mots. Passionnons-nous pour les choses.

La république, c'est le mot.

Le gouvernement par et pour le pays, le pouvoir vrai, fort, vigilant et dévoué aux intérêts de tous, voilà la chose.

La liberté, c'est le mot.

La religion, c'est la chose. Le premier qui appela l'homme *mon frère*, est un chrétien.

La déchéance d'un roi, c'est encore là un mot.

Mais la déchéance des ambitieux égoïstes, la déchéance des hommes avides et corrompus, la déchéance de la ruse et de l'immoralité au pouvoir, voilà la chose.

Maintenant donc que nous sommes en république, acceptons le mot, sous la réserve expresse de la chose.

—Le ministre des travaux publics, vu l'arrêté pris en date d'hier par le gouvernement provisoire, ordonne : tous les travaux de bâtiments et édifices publics entrepris aux frais de l'État, à l'exception des travaux des forts, seront repris immédiatement. En conséquence, les entrepreneurs de ces divers travaux sont mis en demeure de réorganiser leurs chantiers. Des à-comptes sur le montant des travaux leur seront délivrés chaque mois en raison du degré d'activité qu'ils auront imprimé à leurs travaux.

Paris, le 27 février 1848.

MARIE.

—Une autre circulaire du même ministre et portant la même date a pour objet la condition des institutions primaires.

" Il n'importe pas seulement, dit le ministre, d'élever la condition des instituteurs primaires par une juste augmentation de leurs appointements, il faut que la dignité de leur fonction soit relevée de toutes manières, et, dans ce but, je veux que le principe de l'émulation et de la récompense soit introduit parmi eux. Il faut qu'au lieu de s'en tenir à l'instruction qu'ils ont reçue dans les écoles normales primaires, ils soient constamment sollicités à l'accroître."

" Rien n'empêche que ceux qui en seront capables ne s'élèvent jusqu'aux plus hautes sommités de notre hiérarchie. Leur sort quant à l'avancement ne saurait être inférieur à celui des soldats; leur mérite a droit aussi de conquérir des grades."

—Le gouvernement provisoire de la république, averti que des pillards parcourent les campagnes dans les environs de la capitale, incendient ou dévastent les propriétés privées, détruisent sur quelques points les chemins de fer pour intercepter les communications, ont tenté de brûler les gares, a pris les mesures les plus décisives pour faire cesser de pareils désordres. Dans les premiers moments qui ont suivi notre sanglante et glorieuse victoire, l'irritation s'est portée sur les châteaux ou campagnes qu'avait habitées la royauté déchue, vengeance qu'il faut déplorer sans doute, mais qui se comprend malheureusement dans de telles circonstances.

Aujourd'hui, nul ne pourrait prétendre que la colère du peuple se signale par ces attentats contre la propriété privée; notre population républicaine n'a pas ces indignes pensées. Les coupables sont des agents de troubles, sortis des rangs de tous les partis désespérés du calme et de la grandeur qui accompagnent la résurrection de la république. Le gouvernement provisoire fera son devoir. Des bataillons mobilisés vont marcher au devant de ces bandes ennemies; les bons citoyens peuvent être rassurés.

Paris, 28 février.

L'aspect de la capitale continue d'être ce qu'il ne peut plus satisfaisant. Toutes les démonstrations désordonnées ont entièrement disparu devant l'énergique vigilance des citoyens de toutes les classes organisées en garde nationale.

Avec les boutiques, les ateliers se sont rouverts. Les ouvriers ont presque généralement repris leurs travaux. Ceux d'entre eux qui manquent d'ouvrage se présentent à l'Hôtel-